



Lire

COMMUNICATION DE PAUL WILLEMS
À LA SEANCE MENSUELLE DU 14 JUIN 1980

La lecture est ma joie et mon vertige. Encore faut-il la réunion de plusieurs conditions pour que s'élève en moi l'incomparable alléluïa de la lecture. Conditions de temps et de lieu différentes pour chacun de nous. Certains lisent en marchant, d'autres sur un banc dans un parc par temps doux et gris, d'autres dans un café enfumé. Marcel Lecomte, par exemple, *vivait* dans les cafés : « Le lieu ne laisse pas d'être banal, écrit-il. Il s'agit d'un angle de café singulièrement peuplé d'hommes jouant aux cartes et marqués d'une sorte d'émulation morbide, soudain bruyante, menaçante. L'on ne sait qui d'entre eux choisir au juste pour décrire, évoquer leur climat, si ce n'est cet homme dont le ventre semble emprunter ses contours à quelque bête ancienne¹. » Ce texte a peut-être été écrit dans un café de la Porte Louise, ou dans la « Taverne du Passage », ou encore « Au Petit Rouge », lieux que Marcel Lecomte, lecteur migrateur, a assidûment fréquentés. On le voyait dans la rue, dérivant au courant de son rêve glauque et lucide, il s'arrêtait au coin de quelque table d'un café. D'une serviette bourrée il tirait un livre, d'un geste lent et précieux, allongeait sa lippe et se plongeait dans sa lecture.

D'autres ne lisent bien qu'au lit. Au lit seul, ou au lit à côté de quelqu'un qui dort, ou à côté de quelqu'un qui lit aussi. Il y a des variantes : au lit avec un chat sous l'édredon, ou avec un chien sur la carpe, ou bien au lit malade. Je me réjouis toujours de tomber malade. Déchargé de toute obligation, j'ai l'âme en paix et je me sens protégé comme un oignon dans ses sept pelures. Silence de la chambre, visites feutrées, chuchotements, le médecin qui prend un air jovial, la tisane, le thermomètre couché dans sa petite gaine nickelée, sont tous adjutants

¹ Marcel Lecomte, *Les suspens*, Mercure de France, 1971, p. 7.

puissants à une bonne lecture. Mais c'est surtout la maladie même (si les malaises n'en sont pas trop aigus) qui crée une atmosphère propice en m'enveloppant d'une cuirasse ouatée et douloureuse, tandis que mon esprit aiguisé par la fièvre fonce vers le texte.

On dit que Walt Whitman lisait ses propres poèmes — et à haute voix — sur la plage, dans le fracas de l'océan. Cela semble impossible à qui a entendu l'écrasement des vagues s'écrasant sur les rochers. Ces somptueuses catastrophes suscitent en moi un tel ébranlement que je n'ai jamais rien pu lire au bord de l'océan. Il y a d'autres cas curieux. Un riche homme d'affaires anversois m'a raconté, c'était en 1935 je crois, que la maîtresse qu'il entretenait à Paris lisait Marcel Proust pendant l'amour et que cette « distanciation » leur plaisait à tous deux. Elle, son corps étant fort occupé, s'évadait d'elle-même et avait tout loisir d'aller avec Swann dîner chez Madame Verdurin. Lui, aimait s'approcher d'une femme qui se donnait à lui au moment même où elle était ailleurs.

Il y a donc des lecteurs de toutes sortes. Stylites, sylvestres, marins, alpestres, nocturnes, diurnes, claustrés ou volants. Tout lecteur a un lieu d'élection et obéit à des rites pour s'adonner à ce vice admirable.

J'ai plusieurs lieux d'élection. J'aime lire en train. Voilà plus de trente ans que je prends tous les jours l'omnibus à Hove, près d'Anvers, et que je descends à Bruxelles. Quarante minutes de solitude protégée par la foule des voyageurs et rythmée par les roues sur les rails. Les arrêts à Duffel, Wavre Ste-Catherine, Malines et Schaerbeek sont les discrets jalons de mes lectures. J'ai calculé que j'ai passé plus d'un an de ma vie entre Hove et Bruxelles et que j'ai parcouru quelque 900.000 kilomètres sur cette ligne. Voyage aux distances stellaires dans les constellations de la littérature.

Tous les matins je glisse un livre dans ma serviette. À ce geste, je sens déjà monter en moi la joie de la lecture. Quand le brouillard ou une grève retarde l'arrivée du train, j'arpente le quai d'un pas irrité. Dès que le train s'arrête je me précipite sur la première place libre et je me plonge dans mon livre sans prendre le temps d'enlever mon imperméable. (Mesure de prudence aussi car si j'enlève mon manteau je l'oublie dans le train, tant je suis distrait par ma lecture quand je descends à Bruxelles.) J'évite de faire connaissance avec les habitués de la ligne.

Depuis des années nous nous saluons de loin non sans une certaine familiarité, comme des animaux d'espèce différente qui se rencontrent chaque jour à l'abreuvoir. J'ai vu blanchir des tempes, apparaître des moustaches, disparaître des barbes, j'ai vu se faire et se défaire des amours. Je connais toutes les saisons de ce Monsieur : l'écharpe grise et le loden verdâtre apparaissent à la tombée des feuilles et disparaissent fin avril pour être remplacés par un costume de demi-saison qui fut jeune mais qui n'est plus maintenant qu'un vieux printemps. En vingt ans j'ai vu une femme jeune devenir une femme âgée. Ses yeux qui étaient clairs sont devenus tristes. Ses paupières, je me souviens, étaient nettes et bien dessinées. Elles sont maintenant un peu distendues, comme le sac où cette dame met son tricot. Nous nous saluons d'un sourire qui, au cours des ans, est devenu un peu mélancolique car nous savons tous deux que si nous nous étions connus nous aurions pu nous dire chaque matin de ces choses qui concernent la vie quotidienne, les enfants ou les deuils et dont il est doux de parler avec des passagers des trains ou des bateaux, parce qu'ils reçoivent si bien les aveux. Jamais, pourtant, je ne lui ai adressé la parole car là, dans ma serviette, j'ai un livre.

J'aime aussi lire en avion, balancé au bruissement métallique et feutré des réacteurs. Isolement exquis qui arrive à la perfection lorsque le commandant dit en quatre langues au micro que la température extérieure est de cinquante degrés sous zéro. Un coup d'œil au hublot finement griffé de pluie gelée. L'azur, pâle d'abord, s'assombrit d'indigo. En bas, la terre est cachée par des lacs de nuages. C'est le moment d'ouvrir mon livre. La lecture ne sera interrompue que par le plateau des repas au goût de frigo. Le soir descend. Je continue à lire. La nuit est là, je lis. Escale à Athènes. Les voyageurs ont le choix de descendre ou de rester dans l'avion. Je continue à lire. L'avion reprend son vol. Je lis toujours. Deux heures passent. Je lis encore.

L'hôtesse paraît soudain et, semblable à quelque divinité chargée d'éteindre les lumières, tendant un doigt léger vers le petit bouton blanc encastré dans le plafonnier qui me surplombe, efface de ce geste le mince faisceau de lumière qui éclairait mon livre, puis, se penchant vers moi, murmure quelques mots indistincts, peut-être « bonne nuit, good night, gute nacht », tout en m'offrant un sourire lointain de *koré* dont les lèvres n'auraient pas été de marbre mais de chair aseptisée et plastifiée par le pinceau de quelque adolescent en jeans roses comme

on en voit dans les Instituts de beautés et qui métamorphosent les jeunes femmes que l'on appelle hôtesse en jeunes et ravissantes statues de pierre.

On remarque à la longueur de ma phrase que je lisais Proust au moment où l'hôtesse vient m'enlever la lumière. Je regarde autour de moi. Les passagers enroulés dans de légères couvertures noires ont déjà quitté le monde diurne. Certains, la tête renversée et la bouche ouverte, ont l'air, en un pénible effort, de vouloir happer leur propre vie qui s'envole. D'autres sont recroquevillés comme les morts de Pompéi dont les corps de cendre sont figés dans la dernière convulsion. Je regarde par le hublot. Désorienté par ma lecture, (car j'étais à Combray) je ne reconnais pas les étoiles. Il me semble que toutes les constellations vont basculer. Ce n'est pas vers la Chine que je vole mais vers le néant. Quoique nous allions vers l'est, donc à la rencontre du jour, il est trop tôt pour espérer l'aube. Ne pouvant retourner du côté de chez Swann faute de lumière, il ne me reste qu'à attendre. Les passagers sont morts. Ils se retournent parfois péniblement comme on se retourne dans sa tombe. J'ai le temps, avant la lumière du matin de prolonger ma lecture en imagination et d'aller au bois de Boulogne où Odette de Crécy passe au grand trot de ses chevaux.

Le train, l'avion, le lit, un café parfois, il me faut un lieu clos. Mais de tous les lieux de lecture c'est la bibliothèque de Missembourg que je préfère. Les pieds aux chenets j'entends chanter la pluie aux vitres. Ma femme lit près de moi. Le chat ronronne pour mettre la soirée en marche et les livres dorment aux rayons. Certains sont là depuis cent ans, témoins d'innombrables soirées, tel le *Mémorial du naturaliste* que ma mère a si souvent évoqué dans ses œuvres. Sorte de livre de raison, cet almanach horticole de MM. Morren et André De Vos, a été édité à Liège en 1872. Les textes sont imprimés sur la page de droite. La page de gauche est laissée blanche pour recevoir les notes du lecteur. J'ouvre au hasard à la date du 11 novembre. En face du texte imprimé, où il est rappelé que le 11 novembre on butte les artichauts et que le botaniste écossais Macfee est mort en 1663, mon grand-père écrit au crayon : « Le 11 novembre est la date normale de la première gelée et la date du plus fort coup de vent en novembre (135 km heure). » Suivent deux notes de l'écriture de ma mère : « 1918 armistice, 1947 : la feuillaison presque estivale a persisté jusqu'à ce jour. 10 novembre 1970, mort du général de Gaulle. »

Et voici une note de l'écriture de ma femme. « 11 novembre 1970. Je cueille encore dahlias, capucines, roses. »

Ainsi l'Almanach du naturaliste, un des plus vieux habitants de cette bibliothèque, témoin de nos soirées de lecture à Missembourg, nous dit les événements qui ont retenti jusqu'aux murs de la vieille maison, les météores qui ont surgi du ciel, les arbres foudroyés, les fleurs surprises par la gelée, les grêlons, les pluies ou les sécheresses. Mais ici, dans la bibliothèque, le temps est immobile depuis 108 ans. Seule la fine neige grise de la poussière mêlée aux instants s'accumule lentement sur la tranche des livres en sortes de couches géologiques auxquelles se mesure le temps des bibliothèques. Car les livres comptent le temps. Certains ont l'air gênés d'être encore blancs sur tranche. D'autres, outre la poussière qui leur donne l'air d'être habillés de confortables vieux costumes, gardent les traces de chaque lecture et en marquent les événements. Ainsi, ce soir, en écrivant ces lignes, je prends au hasard le tome quinze de *l'Histoire de la Révolution française* de Louis Blanc, édité chez Lacroix à Paris en 1878 et relié par mon grand-père vers 1880. Le signet, mince ruban de soie pourpre, dort entre la page 180 et 181. Il marque la fin du chapitre XIV qui se termine par les mots « ...car Charette les tailla en pièce sans leur donner le temps de se reconnaître ». Il y a longtemps, un lecteur de ce livre s'est arrêté à cette phrase et n'a plus repris sa lecture. Jamais il n'a lu le chapitre XV. J'en vois la preuve à une tache violâtre. Le signet a mis plus de quatre-vingts ans à déteindre un peu sur la page. On dirait qu'il a touché le papier d'un pinceau léger comme pour nous faire souvenir que les ailes du temps nous effleurent d'un souffle blanc teinté à peine de mélancolie violette. Le lecteur nous informe ainsi par une trace discrète, presque imperceptible, du terme d'une lecture.

Les traces du temps sont partout dans les bibliothèques des vieilles maisons. Les cadrans solaires ne gardent aucune trace des étés dont ils ont dit les heures claires. Le naïf tic-tac de la pendule s'envole. À peine a-t-il dit une heure que ma montre bracelet en dit une autre. Les bibliothèques, elles, sont des cadrans d'ombre dont les heures, que j'aime imaginer bleues ou violettes, déteignent lentement sur la page du livre. Signes extraordinairement évocateurs. Voici un point d'interrogation griffonné en marge de la page 557 du Molière ayant appartenu à mon père (Éd. Hachette, Paris, 1857). Il s'agit d'une réplique du *Don*

Juan : « Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous. » Je me suis arrêté à cette phrase à cause du point d'interrogation. Qui l'a mis et pourquoi ? La phrase, privée de son contexte, a un air de menace ou d'avertissement qui a mis un demi-siècle à me parvenir et semble s'adresser à moi. Plus mystérieux encore, voici un signet qui marque la page 94 des *Brigands* de Schiller (Éd. Gotta, Stuttgart 1838). Languette de papier jauni, où je lis quelques mots écrits à l'encre noire dont les lettres, bues par les ans, sont auréolées d'une tache bistre. Ce signet a été arraché à la page d'un cahier. J'y lis quelques débris de mots

Ayez
possible
La lett
et paya
de ma
mars
ob
de la fin...

La lecture de ces syllabes sans suite me donne le même plaisir mélancolique que de me promener dans une église en ruines. J'en reconstruis en imagination les arches dont la forme est amorcée par les piliers restants. Mais le petit poème du hasard que je déchiffre a ceci d'étrange qu'il ne témoigne pas de lui-même, mais du texte dont il assigne la page au début du III^e acte des *Brigands*. Amalia chante en s'accompagnant du luth : « *Schân wie Engel, volt walhalla's Wonne, Schân vor alleu Jünglingern war er.* » Et il me semble que les somptueuses strophes de Schiller sont ponctuées par le modeste poème dada comme par les tintements brisés d'une petite source d'eau froide et ironique dans les ruines d'une immense cathédrale gothique.

Ma belle-mère, dont ma femme et moi avons gardé plusieurs livres, cornait les pages aimées et les marquait d'un crayon si passionné qu'elle en perçait le papier. Mon père, au contraire, laissait rarement une trace de ses lectures. Mais parfois je retrouve, entre deux pages, les cendres fines de la pipe qu'il fumait chaque soir de huit heures à minuit, sans désemparer. Ma mère et ma sœur glissaient des trèfles à quatre feuilles dans les livres, non pour en marquer un

passage mais pour offrir à ces charmants porte-bonheur un abri confié à la garde du silence des mots. Ma grand-mère y mettait des cartes postales et des cartes mortuaires, souvenirs pieux. Les unes, signées Fanny ou Alice, envoient un bonjour de Wenduine, les autres encadrées de noir nous montrent les photos de visages terriblement lointains et tristes. Dans d'autres livres il y a des lettres, des feuilles mortes ou des brins d'herbe qui témoignent d'une lecture d'été dans une prairie. Parfois au tournant d'une page, je trouve une fleur séchée, glissée là tant le moment qu'elle évoquait paraissait important. Mais rien ne s'oublie plus vite que l'événement dont témoigne une fleur. J'aime beaucoup en trouver une au hasard d'une lecture, et j'aime surtout l'auréole jaune qu'elle laisse sur la page et qui est comme une photo de l'âme de la fleur.

Voilà donc notre bibliothèque toute chuchotante de souvenirs de quatre générations. On n'y trouve pas de livres précieux, mais je les aime parce qu'ils ont été lus et relus et qu'ils vibrent aux harmonies du temps. Je regarde autour de moi. Je les reconnais de loin. Les plus usés sont les plus aimés. Voici par exemple *Alcools* d'Apollinaire dans une édition ordinaire de Gallimard en 1946. Imprimé sur du mauvais papier de guerre, il a jauni et s'effrite. Le dos en est délabré et laisse voir le fil et les écailles de colle. Il est si ruiné qu'il s'effondrerait sur le rayon de la bibliothèque si je ne l'épaulais à gauche et à droite de deux autres livres d'Apollinaire moins lus et par conséquent en meilleur état. *Le flâneur des deux rives* et *Lettres à sa maîtresse*. Je l'ouvre. Je reconnais chaque page comme un visage aimé. Les marges, les titres, le profil typographique du poème, tout évoque en moi le poème avant même que je le relise. C'est comme lorsque l'on s'approche d'une maison où habitent des êtres chers. Bien avant de pousser la porte, une bouffée de joie monte en moi qui pressens le parfum du corridor, la couleur des murs, ou la sonorité particulière qu'aura mon pas dans l'escalier. Je ne puis bien relire *Alcools* que dans mon vieil exemplaire. Si un bon relieur le retapait et l'habillait de maroquin, je ne retournerais plus à ce livre, comme je ne retourne plus à telle église trop bien restaurée dont j'aimais les ruines.

Lire exige de nous un comportement quasi-religieux puisqu'à chaque lecture nous célébrerons une œuvre, c'est-à-dire une création, et que tous les livres d'une bibliothèque font ensemble la création du monde. Du monde intérieur. Voilà

pourquoi le lieu de la lecture est important comme est important le lieu d'un rite. Le train, l'avion ou ma chère bibliothèque sont mes églises. Il y a d'ailleurs comme dans tout culte des objets rituels. La cigarette, la pipe, le café sont les plus fréquents. Parfois c'est un vêtement, comme une vieille robe de chambre, ou telle tasse ébréchée pour y boire la tisane, un fauteuil, un coussin, une certaine lampe ou de petits morceaux de chocolats que l'on croque à de stricts intervalles. Tout rite est fondé sur la répétition d'un geste ou la mise en condition par une même situation qu'il ne faut pas confondre avec l'habitude. La répétition m'a toujours paru l'élément essentiel de nos actions les plus importantes ; comment pourrait-il en être autrement puisque toute notre vie est scandée par les battements de notre cœur.

Quand j'étais jeune, je ne pouvais lire sans allumer ma pipe. Je la bourrais d'un tabac anglais noir (*Navy cut-strong*) qui aurait assommé Conrad lui-même. La fumée bleue qui sent le miel et l'encens s'élève lentement. Au bout de quelques bouffées mon cœur bat plus vite et j'éprouve une très très légère et exquise nausée. Je suis prêt. L'attention aiguisée, l'âme en alerte j'ouvre le livre.

Mais de quelle nature est donc le ravissement que suscite en moi la lecture ? Quel est cet étrange et merveilleux murmure qui dort sur la page et se lève à mon appel ? Parole sans parole, qui n'est pas dite et n'est pas entendue, mais me parle et a le pouvoir de me faire pleurer ou de m'exalter. Prodigieuse invention, l'écriture capte le verbe et le met en silence. Fixé sur la page, le verbe peut être dès lors étudié. C'est alors que naissent grammairiens et philologues. Ils énoncent les règles, comparent, écartent les scories, corrigent, épurent. Bientôt la langue écrite suit ses propres chemins bien balisés, tandis que la langue parlée, oiseau sauvage et mortel, vole au grand vent. « Je pense personnellement, écrit Steiner dans *Après Babel*, que la collation des textes de l'*Iliade* et la composition de l'*Odyssée* coïncident avec la nouvelle immortalité de l'écriture. » L'*Iliade* préexistait à l'écriture qui n'était donc à cette époque qu'un moyen de noter la parole et de lui donner, grâce à cette opération quasi-magique, l'immortalité. Mais bien vite l'*Iliade* est devenue un texte. Nous savons qu'Alexandre le Grand possédait l'*Iliade* annotée par Aristote, édition connue sous le nom « d'exemplaire de la cassette » parce qu'Alexandre, dans toutes ses campagnes, la portait avec lui dans une précieuse

cassette provenant du Trésor de Darius (cf. *La vie des hommes illustres* de Plutarque, traduction d'Amyot). Et n'est-il pas très émouvant de voir comment un des chants les plus hauts de l'humanité est devenu un livre et comment, étant livre, il a fait l'objet d'études non seulement d'Aristote mais de nombreux autres grammairiens, et qu'enfin, le texte, de copistes en copistes, d'éditions en éditions, est venu jusqu'à nous intact, grâce à *l'immortalité de l'écriture*. Homère est ici aussi, dans ma vieille bibliothèque. Je l'ai dans une bonne traduction. Le texte est divisé en chants mais désormais pour nous lecteurs, ce n'est plus une voix qui le porte, mais un chant intérieur, le chant de la lecture, le chant du rêve.

On pourrait s'interroger d'ailleurs sur l'influence qu'a eue l'écriture sur la pensée même. Il y a un exemple illustre d'une pensée dont la forme même est celle du langage parlé : les dialogues de Platon. Socrate parle à quelqu'un et c'est du dialogue même, cheminant de questions en réponses, que naît l'œuvre. Platon n'est qu'un témoin qui rapporte une conversation. Il en résulte que l'œuvre reste *ouverte*, comme reste ouverte une conversation à laquelle nous assistons sans y participer. Je crois que pendant des siècles les livres ont été profondément liés à la parole et étaient souvent, sinon toujours, lus à haute voix comme l'est une partition musicale. Au XVIII^e siècle encore de nombreux textes étaient écrits pour être lus indifféremment dans le silence de la bibliothèque par un lecteur solitaire ou à haute voix dans un salon. Il me semble que le style change avec *Les Confessions* de J.-J. Rousseau qui est typiquement un texte de silence. Rousseau s'adresse à moi directement par le texte imprimé, et non par un discours que rapporte le texte.

Même s'il est vrai que Rousseau lui-même a lu le manuscrit des *Confessions* à haute voix à ses amis. Qui ne l'ont pas aimé, sentant peut-être confusément que c'est un livre à lire seul et non pas à écouter en société. Tout dans ce texte dit la confiance faite à soi-même (donc à un seul lecteur), dit la délectation d'avouer son péché à un autre lui-même, son lecteur. Il y a dans cette littérature-là un phénomène d'identification du lecteur à l'auteur qui ne peut s'accomplir que par la lecture solitaire.

Aujourd'hui, plus aucun écrivain n'écrit pour être lu à haute voix. Il en est ainsi depuis la fin du romantisme. C'est alors qu'écriture et pensée ne font plus

qu'un sans aucune référence à la parole (sauf en poésie). C'est alors aussi que se crée pleinement l'étrange et merveilleux pacte auteur-livre-lecteur.

J'ai trouvé mes plus grandes joies de lecteur dans la littérature qui va de Balzac à nos jours. Il y aurait encore beaucoup à dire à ce sujet. Par exemple je n'ai pas parlé de la lecture et de la poésie. Là, comme me le faisait observer Fernand Verhesen, la voix joue toujours son rôle mais autrement qu'à l'époque où le poème était encore déclamé. Il m'est insupportable d'écouter réciter des poèmes. Mais il est vrai que quand je suis seul, et que je suis sûr que personne ne m'entend, je lis et relis des poèmes à haute voix pour moi-même. Car j'éprouve comme le besoin « d'agir » la poésie et de décocher les mots comme le fait Paul Neuhuys : « Accordéon, cheptel, hippocampe, banquise, / Ô mots tirés en l'air comme des coups de feu. »

La lecture ! Grâce à elle, je passe des soirées délicieuses, intéressantes, ou émues. Parfois même une exaltation faite de joie et d'effroi me saisit. C'est le cas le plus rare et le plus grand. Je l'ai ressentie il y a quelques mois encore. Je lisais les premières pages de *La mort de Virgile* d'Hermann Broch dans la belle traduction d'Albert Kohn : « Bleu d'acier et légères, agitées par un imperceptible vent debout, les vagues de l'Adriatique avaient déferlé à la rencontre de l'escadre impériale... » En trente-huit pages somptueuses, l'auteur évoque ici l'arrivée d'Auguste à Brindisi, le cortège impérial de pourpre, d'or et d'airain s'avançant sur la voie triomphale, l'empereur Auguste porté par la clameur immense du peuple, tandis que Virgile malade sur sa litière, suit une voie parallèle d'ombre et de souffrance qui le mènera à la mort.

En lisant ce texte, j'ai été soulevé par une vague. Celle qui nous porte quand nous lisons un texte qui révèle un des secrets du monde. Je ferme mon livre, je bondis vers la porte, dévale l'escalier, cours au jardin. Comme si là, dans la nuit, allait m'être annoncée une haute nouvelle. Nous sommes en janvier. L'hiver est humide, l'obscurité est là dans sa douce permanence. Les vieux arbres, vieux gardiens de la vieille maison, attendent immenses et immobiles. Je me rends compte qu'ils sont là depuis toujours et que c'est moi qu'ils attendent. Grâce au texte de Brock, je comprends la signification de leur présence. Ce seront ces arbres qui porteront ma litière, lorsque j'entreprendrai le dernier voyage. Le voyage immobile.

Parfois l'exaltation n'est pas d'effroi mais de très pur plaisir, comme la découverte, il y a deux ou trois ans, du *Ton poétique* d'Émilie Noulet.

Les étapes de la phrase et ses articulations, la précision, la respiration exquise de ce texte rythmé par une ponctuation raffinée suscitent en moi le ravissement. Ici, la pensée n'a pas cherché sa forme. La pensée *est* la forme et la forme *est* la pensée. Le style d'Émilie Noulet est avant tout de référence. De référence au modèle de la langue littéraire de la fin du XIX^e siècle et qui culmine au début du XX^e siècle. Pour avoir accès à ce texte, il faut avoir bu soi-même aux sources de la littérature qui l'inspire. Il ne s'agit pas d'une connaissance intellectuelle, d'une mémoire d'érudition, mais d'une longue fréquentation de cette littérature dont nos bibliothèques personnelles sont le témoignage. Et puis il y a aussi l'école. Je pense aux deux dernières années des humanités. Les hommes de notre génération ont encore eu la chance d'avoir des professeurs d'athénée, modestes et merveilleux artisans qui nous ont appris à penser comme il faut qu'on écrive et à écrire comme il faut que l'on pense. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. » Sentence très pauvre ! Il n'y a pas deux actes : concevoir et écrire, il n'y en a qu'un. Je crois que le style est une sorte de métalangage dont il faut apprendre les secrets et qui est fait non seulement du texte qu'on lit, mais des livres que nous avons lus depuis des années et dont l'épure est en filigrane de toute œuvre.

Mes chers confrères, nous appartenons encore à l'âge de l'écriture. Cet âge sera bientôt remplacé par l'âge de la parole, ou plutôt par un âge auditif, puisqu'on a trouvé un nouveau moyen de capter le verbe : l'enregistrement. Cette découverte est aussi prodigieuse que celle de l'écriture. Elle nous a par exemple donné l'occasion d'entendre les musiques de traditions non-européennes qui ne se laissaient pas (ou mal) traduire dans une écriture musicale occidentale. Mais nous, hommes de livre, hommes de lecture, nous sommes assez inquiets devant cette forme nouvelle qui apporte les orchestres, les chants et la parole dans nos maisons et risque de ne capter que l'instant et de tout « actualiser ». Nous sommes conscients que la nouvelle pensée parlée n'a pas encore trouvé ses formes et surtout que l'auditeur de la radio ou de la cassette n'a pas, et de loin, les mêmes joies que le lecteur. Enfin, nous pressentons, que le langage enregistré aura d'autres structures et une autre philosophie dont les formes sont à peine ébauchées.

Mes chers confrères, je vous ai livré quelques impressions d'un lecteur ignorant, puisque je n'ai jamais lu pour apprendre mais pour tenter d'entrer dans les jardins secrets de la poésie et de la pensée. Je lis comme je suppose que l'on prie.

Copyright © 1980 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Paul Willems, *Lire* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1980. Disponible sur : < www.arllfb.be >